

A la croisée des chemins...

Les Veilleurs de Vent 2020

Un mot tracé sur la paroi de l'étable de la Massonne : **Resistere**. Une promesse. Un vœu. Résister à ce qui arrive, à ce qui est imposé. Faire face.

Nous sommes six, venus des lointaines Alpes, des rives océanes, de Lyon ou de Paris... Peintres, musicien, cinéaste, écrivains, charpentier de marine, naturaliste... **Caroline, Catherine, Pierrem, Denis, Jean-Michel** et moi-même.

Réunis pour quelques jours en dehors du monde dans la Réserve Naturelle Régionale de la Massonne. Un lieu protégé de la multitude des hommes par **Sandra, Thomas et Nicolas**, les gardiens d'un sanctuaire d'une centaine d'hectares.

Six réunis pour chanter, chacun à sa façon, la beauté et la fragilité de ce territoire secret.

Un paradis perdu, à la fois immense pour la marcheuse que je suis et minuscule à l'échelle des oiseaux, des papillons, des chevreuils, des abeilles et des sangliers, tous capables de parcourir d'incroyables distances pour se nourrir, s'abriter, se reproduire. Une terre sauvage traversée de ruisseaux. Des marais, des prairies, un étang, une forêt de chênes, de frênes, d'aulnes... Un territoire que la mer a délaissé bien des siècles auparavant mais où, certains soirs on a l'impression d'entendre, mêlé au bruissement des feuilles, le murmure de l'océan. Sept pour écrire, peindre, composer, sculpter, inventer...

Ce journal de bord et ce reportage photo seront ma participation à ces journées en dehors du temps, à la croisée des chemins de chacun, à la croisée des sentiers de la Massonne.

Mardi 6 octobre 2020

Levée à l'aube. La voix grave du violon alto de **Pierrem**, qui compose *Aux matins silencieux*, s'élève, traverse les portes, se déploie dans la cour. Dans la grange, **Caroline** peint, sur une toile de jute, un personnage de la mythologie Inuit, la *femme squelette*. Une femme jetée dans la mer du haut d'une falaise qu'un pêcheur ramènera dans ses filets. Les pinceaux donnent naissance à l'étrange silhouette décharnée. La toile se couvre d'argile, de marc de café, de brou de noix. A la fin du conte, la *femme squelette* revit par la grâce d'une larme versée par son sauveur.

Je quitte la maison saluée par l'abolement rauque de **Gandalfe** et d'**Eden**, les chiens de la maison, et descends vers la forêt et les landes en contrebas de l'éperon rocheux où se dresse la Massonne. Le sentier serpente entre les grands arbres, puis se fait plus intime, étroit, humide, ombreux. Odeur d'humus. J'entends le chant d'un ruisseau invisible sous les hautes herbes. Renoncules, mousses, lichens...

Dans les mares se reflètent les silhouettes de troncs enchevêtrés, de lianes, de guirlandes de lierre et de ronces aux feuillages rougis par l'automne. Un grognement sourd dans les marécages, sans doute un sanglier dans sa souille.

Près du lac d'argile, frémissante étendue d'eau peuplée de centaines d'alevins, de grenouilles, de carpes..., se dressent les troncs blancs des bouleaux.

Ici, de fragiles architectures de branches, de lianes et de fougères sortent des mains de **Denis**. *Habitat naturel protégé* d'un mystérieux petit peuple qui vit sur des terrasses entre les arbres, qui court sur les troncs passerelles, escalade, saute, dévore les mûres déposées à leur attention dans des nids de feuilles.

Au passant qui viendra de nommer ces invisibles habitants, lutins, farfadets, korrigans, gnomes ou esprits des bois... Qui sait ?

Mercredi 7 octobre 2020

Ce matin, tout en peignant, Caroline me parle de ses *Fripsons*. Nés de son esprit ou de sa main, ils l'accompagnent depuis quelques années déjà. Êtres à mi-chemin entre le divin et le terrestre. Enfants intérieurs, enfants terribles capable du pire comme du meilleur. Ils seront trois dorénavant, peints sur des toiles de jutes, à enlacer les arbres de la Réserve. Créatures masquées, solennelles ou espiègles, qui se fondent dans le végétal et ne se dévoilent qu'à ceux qui prennent le temps de les chercher.

Je chausse mes bottes et repars vers la Réserve. Des flèches blanches indiquent le parcours, des mots habillent les chemins et les clairières.

Des mots de poètes, de naturalistes, d'écrivains. Des mots guides, des mots doux, des mots durs, des mots inquiets... Qui parle de l'amour du vivant, de tous les vivants.

Non loin d'un texte balise dressé sur le bord d'une sente, un grand cadre de bois clair flotte au-dessus des fougères, comme une fenêtre sans vitre. C'est le moyen qu'a choisi **Jean-Michel** pour parler du confinement et de l'unique et irremplaçable « *vaisseau Terre* ». A travers le cadre, l'œil ne saisit qu'un fragment de forêt. Hors de lui, la vision se libère, s'étire, s'élanche.

Je me dirige vers la Montée Gironde, le point le plus haut de la Réserve, où **Catherine** tresse, noue, sculpte les larges ailes d'Icare. Catherine heureuse de cette solitude bâtit. « *Ne vole ni trop haut car le soleil ferait fondre la cire, ni trop bas car l'écume alourdirait tes plumes* » recommande Dédale.

Catherine me parle des ténèbres du labyrinthe de Minos. Nous dérivons par les chemins de traverse de la conversation vers la maison d'enfance, l'ancrage. Le silence retombe. **Mozart**, le chien de Catherine, soupire. Icare est bientôt achevé.

Jeudi 8 octobre 2020

Levée de bonne heure. Je visite le potager de **Jean-Louis**. De carrés surélevés jaillissent tomates, potimarrons, courgettes, aubergines et herbes aromatiques.

Jean-Louis entretient la Massonne. Il est aussi un photographe amoureux de la nature et m'avoue que c'est la première fois qu'il « *se sent à sa place quelque part* ». Du promontoire où se dresse la maison, la forêt s'étend à perte de vue, un oiseau de proie tournoie dans un ciel sans nuage. Une phrase d'un poème de Erri de Luca me revient : « *J'attache de la valeur à ce qui demain ne vaudra plus rien et à ce qui aujourd'hui vaut encore peu de chose* »...

Jean-Louis repart travailler.

Je reprends le chemin de la Réserve. Un chemin qui me devient familier au fil des jours et de mes longues marches solitaires. Le silence règne. Un silence fait d'infimes bruissements, de craquements de troncs qui s'enlacent, de bourdonnements d'insectes.

Les paysages se succèdent, tapis d'aiguilles de pin, racines noueuses surgissant du gris sableux de la terre de bruyère, mares humides ou coasse une grenouille, des glands tombent avec un bruit mat.

Je rejoins les autres à la Montée Gironde. Jean-Louis est là, qui grimpe aux arbres avec une agilité déconcertante, Thomas lance des filins. Sandra, Nicolas, Jean-Michel, Pierrem, Denis, Marie-Pierre, Caroline tiennent les fragiles ailes d'Icare. Hissé, tiré par les robustes câbles de pêche, surveillé par l'œil inquiet de Catherine, Icare monte dans les airs et trouve sa place entre deux grands pins. Il est envol et espoir, plus que chute. Un signe peut-être ?

Je reprends ma route. Sur le sentier, une couleuvre à collier somnole au soleil, qui disparaît à mon approche. Partout autour de moi, dans les ajoncs et les bruyères, des tunnels, des sentes animales, où j'imagine la course des lièvres, des renards, des belettes... Je suis vue de tous, mais ne voit rien d'autres que des papillons qui virevoltent, des abeilles, des frelons d'Europe, et sur l'eau, ces insectes hydroglisseurs à longues pattes qu'on nomme *gerris*.

Au bord du lac, Caroline et Pierrem s'activent autour de La *Femme Squelette* qui lévite maintenant au-dessus des eaux. Son reflet apparaît sur les vagues et vibre, tout près de la splendeur nacrée d'un nénuphar.

Et puis, d'un coup, le soleil surgit de derrière les nuages, sa lumière transperce la toile, allumant le rouge de son cœur tambour. Caroline, émue, la contemple. Pierrem regarde Caroline. Tout est à sa place. Tout est espérance.

Vendredi 9 octobre 2020

Le dernier jour est venu, celui de l'ouverture au public.

Au matin, arrivent deux nouveaux Veilleurs de Vent : **Alain**, naturaliste et forestier, un homme dont les textes installés sur le chemin parle de la forêt naturelle, de cet « *environnement tissé de mystères et de lumières* » et **Bruno**, charpentier de marine, venu pour achever le phare qu'il a bâti devant la Massonne. De grands troncs surmontés d'une sphère de bois. Bruno sort ses outils, ponce, poli, fixe une lanterne.

Le public pénètre sur la Réserve, le son du violon alto résonne. Des promeneurs s'enfoncent dans la forêt, suivent les flèches blanches, lisent les textes, s'assoient pour regarder le paysage offert, marchent en silence ou en devisant.

Tout est paisible.

Plus tard, bien plus tard, la nuit venue, à l'heure incertaine entre chien et loup, le *twilight* anglais, Bruno explique comment prendre une mesure au sextant, entre la ligne d'horizon et les étoiles.

Des enfants escaladent le phare. Silhouettes bondissantes comme les *Fripous* de Caroline. Louis, le fils de Bruno et de Domi, allume le feu au sommet.

L'appel lointain d'une hulotte retentit au-dessus des bois, je repars vers Saint Malo, laissant derrière moi la lueur du phare... et des êtres humains.

Viviane Moore